

Boris KORNEV

Le miroir d'amour

(trad. N. Raynaud)

Ténèbres de créativité en crise, déclin des sentiments, crépuscule des habitudes...

Fourberies de l'imaginaire, impasses et enchaînement sans fin des similitudes
poétiques.

Vaines recherches des éclaircies, noirceur des souvenirs, avalanches matinales des
révélation, sincérités et désespoir...

Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.

Baudelaire «Le Jet d'Eau»

Je garde pour moi le mystère de naissance de mes poèmes. Personne ne m'a vu travailler. Et si je mène, toujours seul, la lutte contre l'Ange de Dieu, aucune âme qui vive ne connaît mes souffrances. Balzac est capable en une nuit, d'accoucher d'un bon tiers de son roman, en épuisant une mer de café et d'encre. Le tracassier et grincheux Flaubert se foule la rate tous les matins en bicyclette rien que pour pouvoir gueuler à tue-tête les quelques lignes de Madame Bovary écrites la nuit dernière. Tout le monde le sait, tout le monde y croit, tout le monde en discute avec flamme.

Le calvaire de ma création n'appartient qu'à moi seul ! Comme une femme enceinte, je mets des mois à faire mûrir en moi d'idée d'un vers des plus insignifiants. C'est douloureux, c'est l'Enfer, mais, en même temps, une délectation indicible! Puisque enfin, je le sais, une idée deviendra paroles qui, ensuite, deviendront une mélodie exquise; l'âme deviendra légère et je m'adonnerai au cours du flot. Cette musique envoûtante, ce chant des sirènes m'entraîne dans un océan infini et lumineux du bonheur d'artiste. On y plonge tout entier, on n'a plus ni faim ni soif. Et c'est là, au fond de l'abîme, qu'on distingue enfin les traits confus de ce qu'on avait - si obstinément - cherché. Ceci n'est possible que quand l'état d'âme est carnavalesque, où un sentiment tout neuf, tout frais, n'a pas encore eu le temps de flétrir sous le joug de la raison omniprésente.

Mais d'abord il y a toujours souffrance. Souffrance sans répit - en songe, en réalité. Chercher sans trouver, hurler de son impuissance de créer; chercher encore, discuter avec soi-même, avec un arbre, une pierre, une fleur... Dieu nous garde néanmoins de se confier à un ami, surtout si cet ami est poète, musicien ou peintre. La fragile conception s'écroulera, se dissipera au contact imprudent du regard de l'autre, même si cet autre est une brillante personnalité.

Ensuite les contours imprécis de la composition vont s'incarner en paroles, en rime et rythme - ils deviendront cette musique qui venait de naître et de combler mon cœur. Quel bonheur de savoir que les vers divins obéissent à des élans de mon âme, à des méandres de mes envies, à des secousses de ma conscience!

Ma foi! Il n'est pas regrettable d'y consacrer toute une vie! On peut, il faut oublier ce bonheur, cette joie que provoque la création. Chercher... Toujours chercher, chercher... Durant des semaines, sans

savoir pourquoi, j'erre protégé par ma cape dans des ruelles insalubres sous une pluie interminable. Le macadam brille comme de l'eau stagnante; les lumières blafardes de la ville y sont réfléchies, allongées, englouties. Des idées ne naissent pas. Elles apparaissent, pour un instant, comme l'ombre noire d'un passant invisible glissant sous un rare réverbère, puis disparaissent rasant les murs, se déformant sur chaque saillie... Je me perds dans ces dédales - lugubres, sales; je me faufile entre des maisons pourries et bancales à la recherche d'une vision subite derrière une vitre: une fleur, un jeune visage de fille.

Je suis capable de passer des nuits entières dans des estaminets mal famés en quête d'un seul mot prononcé par un matelot bourré - l'unique, le savoureux, celui dont j'ai besoin. Combien ai-je vécu ainsi, sans écrire une ligne! Si cette lutte avec moi-même s'éternisait mon cerveau s'enflammait, je devenais névrosé, capricieux, insomniaque, souffrant. Rien que d'y penser, le sang me montait au visage; j'allais me rafraîchir la figure avec de l'eau fraîche du pichet, ensuite je fixais longuement le miroir qui continuait de s'embuer ... Mes émotions, comme le verre du miroir, devenaient ternes, la raison s'éveillait.

C'était ce moment délicieux que ma chatte Alice, ma charmante, ma rousse, choisissait pour venir vers moi de son pas velouté et délicat, elle se frottait à ma jambe, puis sautait sur la table et s'installait - imperturbable, en position de sphinx - en face de mes manuscrits. Elle réfléchissait avec moi, elle me regardait du fond de ses pupilles aux étincelles dorées avec, dans ce regard, une tendresse sage, une perspicacité mystérieuse.

En m'exprimant dans la parole, j'ai besoin de m'adresser à une personne. Parfois c'est un interlocuteur mystique, un ami potentiel, une amante rare... Parfois c'est mon Alice. Elle attend avec une

patience surprenante que je termine mon travail tout en poussant, telle une femme geignant sur la couche d'amour, un ronronnement rythmique et envoûtant. Inconsciemment, je me compare à elle. Comme elle, je suis plein de sensualité, je suis fort mais délicatement souple; mon regard est aussi libre et sorcier, qu'il est parfois difficile de soutenir... Mon interlocuteur n'est, le plus souvent, personne d'autre que moi-même. C'est là ce moment unique où il m'est donné d'atteindre le vrai dédoublement de ma personnalité.

J'ignore pourquoi à ce moment précis je fais ce que je fais, pourquoi j'écris ce que je suis en train d'écrire. C'est une nécessité! Nécessité de créer - chercher, deviner, trouver et m'exprimer d'une façon précise. Je suis persuadé, qu'il n'y a rien de plus important, de moins sensé, de moins justifié dans la vie! Mais c'est mon Amour à moi! Ma Vérité universelle, la Vérité exprimée par la beauté. Elle ne s'explique pas avec des paroles. Mais, qui que se retrouve en sa présence, il ressentira cette présence. Ne soit-ce que par un léger frisson parcourant l'épiderme.

Voici déjà quelques mois que je loue une chambre dans cette ancienne rue, courte et étroite, la plus étroite dans tout le Quartier Latin. Mon logis est au deuxième étage; un escalier y conduit, raide et étroit, avec des marches grinçantes. De vieux meubles boiteux, le sol toujours mal lavé; d'étroites fenêtres donnent sur la cour: la lumière qui arrive à y pénétrer ne dissipe jamais la pénombre. Assis dans un fauteuil, je remue lentement les braises dans la cheminée, je regarde le feu mourant. Ma tête est parfaitement vide! Un soupçon de pensée parcourut le cerveau; j'essayai d'en former une idée, en vain.

Je mis encore une paire de bûches. Le feu les engloutit avec voracité. Le bois crépite agréablement. Avec une bûchette fumante j'allumai la lampe en bronze sur le bureau; l'odeur âpre de l'huile de

faînes embauma la pièce communiquant un parfum bien spécial au nuage blanc planant au-dessus de mon «thé» fraîchement infusé...

Pour la millième fois ma pensée revient vers mes «Poèmes condamnés»! Pourtant, je n'avais fait que rimer quelques lignes, que construire un miroir pareil à celui qui est en face de moi. Ce miroir avait reflété notre temps sinistre... en provoquant - inévitablement - une aversion. Je me rends compte qu'en cédant à la tentation du diable, en saisissant et dévoilant le beau dans l'ignoble, je ne trouverai ni bonheur ni quiétude. Tout ce qui est beau dans la vie est considéré comme immoral, ou bien illégal, ou encore mauvais pour la santé... Les vers martèlent mon cerveau, se cognent les uns aux autres, se superposent en créant de nouvelles images colorées, qui, à la fois, font peur et attirent... Les objets extérieurs se dénaturent. Ils reviennent vers moi en des formes inconnues, ensuite ils quittent progressivement ces formes, pour s'introduire finalement au fond mon être. La réalité se confond avec le fantasme...

Une couche de poussière recouvre le miroir devant moi, le verre en semble dépoli. Le contour du visage n'est pas net et les couleurs semblent délavées comme sur une aquarelle faite à la hâte: à la place de mes yeux vifs et pétillants - deux taches d'un marron clair et du bleu bien visible sous les paupières, les cheveux sont teints en vert, la veste est verte elle aussi, le pantalon est beige, un énorme nœud en soie est accroché sur la poitrine. J'admire mon reflet, je me confesse devant, je lui confie tous mes secrets...

Emmitouflé dans ma robe de chambre, assis dans mon fauteuil, je mange des yeux tout ce que je vois.

Quelqu'un la serra dans ses bras. Elle poussa un cri. Les deux bouches avides avalent l'air cherchant un long baiser, les paroles

deviennent obscènes, grossiers et enfin incohérents - juste des sons qu'eux seuls peuvent comprendre. Les mains longues, blanches et fines me semblèrent un instant énormes; avec une adresse féline elles plongèrent, glissèrent lentement le long des hanches pleines; soulevèrent les soies légères de la robe et du jupon, firent voir les bas et la culotte de batiste à la dentelle. Un instant après les dentelles glissèrent vers le sol formant un petit tas de tissu blanc, dénudèrent la beauté tant désirée. Le contraste du noir des bas et des jarretelles avec le blanc de la peau devint flagrant, soulignant la beauté du jardin adoré. Cette richesse inouïe est à peine visible à la lumière des braises mourantes dans la cheminée. Je ne peux que deviner les courbes envoûtantes. La soie de la robe cache à peine la nudité du corps, ses plis luisent m'empêchent de voir, m'agacent...

Tout de suite, un ouragan d'émotions s'effondre sur moi, il me saisit, me capture, libère mon imagination indomptable...

Mon logis s'anima, se transfigura. Le vieux fauteuil crasseux devint en un instant le lit luxueux. L'air stagnant, poussiéreux s'illumina de mille nuances à peine perceptibles, il exhale maintenant un parfum floral. Les sons, comme un arc-en-ciel, colorèrent tout autour ; les couleurs devinrent une musique ensorcelante...

Le corps de femme se crispa, des myriades de cellules se seraient dispersées et, un instant après, s'unirent pour parer un nouveau choc... Moi, je le vois. Je respire à pleins poumons le parfum du désir, je bois son corps, j'aspire ses odeurs. En vue de cette femme se tordant en extase, je me fusionne avec elle, je ne comprends plus qui languit de volupté, à qui sont ces jambes entrelacées sur le lit d'amour.

Petit à petit, lentement, ces visions se dissipent, deviennent floues devant mon regard... L'instant de lucidité arrive. Au plafond, les

ramages des ombres aux décors grisonnants de toiles d'araignée, commencent à vivre leur propre vie, bien étonnante... Les relations entre des notions devinrent si insaisissables, que je n'arrivais plus de me comprendre moi-même... Je fus en proie d'une hilarité irrésistible et absurde. Je redevins enfant: je suis enfant, et je suis allé, avec mes parents, à la campagne, proche de Paris; je rentre au hasard dans une vieille grange, je roule, content et joyeux, sur le tas de luzerne fraîchement coupée, tout odorante encore. La porte est ouverte sur la lumière, sur le bleu éclatant du ciel, sur le vert de l'herbe... Une petite fille y apparaît. Elle sourit, elle danse, elle m'appelle... Je la suis...

Le ciel et l'herbe disparurent. Quant à la petite fille... Elle n'y est plus, mais c'est la femme de tout à l'heure... Grâce à un geste de sa main, léger, presque imperceptible, pareil à celui avec lequel on chasse un importun - je devinai qu'elle avait senti mon regard, qu'elle avait conscience d'une présence indiscrete. Et moi, je n'étais plus dans la chambre sombre, banale, mais, comme dans un rêve érotique de Bosch - ce lugubre symboliste, je me trouvais sous une cloche de cristal en compagnie de deux autres pêcheurs au bord du Lac de Concupiscence, tout en créant un monde fantasmagorique de désirs éphémères, de lascivité.

La femme, par tous les pores de son corps, perçoit les frissons de l'homme - invisible et désiré. Désiré? Oui, désiré! Parce qu'il voit, et elle ne voit pas; parce qu'il profite, à sa place, du spectacle du mystère d'amour; parce que ses effluves, traversant l'atmosphère de la pièce déjà viciée, alourdie par les odeurs de transpiration et d'huile brûlée, emprisonnent l'imagination de la femme.

Il est tout près. Sa respiration fiévreuse et saccadée brûle le visage de la femme. Oh, ce menton pointu tremblant d'extase, ces

mèches humides au-dessus du regard enflammé, ce front couvert de gouttes de sueur... Les gouttes tombent! Elles tombent sur les seins, le ventre, les cuisses, et chacune de ces gouttes fait tressaillir le corps féminin de plus en plus tendu... Jusque cet instant il ne se manifestait que par l'odeur de son corps, le toucher des doigts, le goût de ses mains salées par transpiration, par des soupirs envoûtants, et le doux chuchotement de sa respiration. Mais maintenant elle le voit! Maintenant elle croit le voir! Elle le voit avec les yeux de l'autre - ses yeux à lui... Le nouveau monde commence à pointer à travers le voile de sentiments d'antan, en prenant une dimension poétique, sensuelle, éclatante!

Lui communiquer la plénitude de bonheur rien qu'à la regardant m'enivrait! J'étais grisé par l'impossibilité - oui, l'impossibilité - de toute action dans ma position du spectateur indiscret: voyant les moindres nuances du spectacle excitant et caché à tous et à elle-même, je ne pouvais rien... Oui, rien! Même pas la toucher. L'important est de voir! Je vois qu'elle voit... qu'elle voit ce que et comment je vois, moi! Et si seulement elle n'a pas la force de détourner ses yeux émerveillés de mon visage... cela me suffit! Puisque il n'y a que l'imagination qui puisse engendrer les émotions les plus fortes, et jamais - les événements!

La femme sait très bien que le moment viendra où celui qui est caché dans les ténèbres - qui que ce soit - et qui ne vient qu'effleurer le plaisir de l'autre, finira par se noyer dans la luxure de leur nuit magique...

La regardant je me suis presque oublié.

Ainsi, sans toucher à la femme, je commence à sentir par ma bouche les cils de ses yeux aguicheurs, le velours de ses seins palpitants, son halène humide, excitant. Sa respiration chatouille,

embrasse mes fantasmes... Voilà qu'elle m'enlace, qu'elle m'embrasse frénétiquement sur le visage, le cou, la poitrine, le ventre; violement, elle m'arrache mon vêtement, se met à genoux... Le temps s'arrête! Les instants magiques deviennent l'éternité! Les doigts délicats se serrent, se desserrent, et se resserrent; le regard indolent, langoureux, glisse de mon menton tremblant vers le charme délicieux et encore inconnu - grandissant, s'érigeant - cette merveilleuse Création de ses mains. Enfin, arrive l'instant magique où tout - mon être, mes pensées, mes fantasmes - tout disparaît, devient un seul et ferme alliage des nerfs et de la chaire. Je me charge des fluides invisibles, vivifiants. Lentement, ils descendent le long de mon corps, comme une goutte d'eau qui se faufile sous une fine croûte de la glace printanière... Mais voilà que cette goutte se manifeste au bout de la chaire découverte. Elle brilla comme une perle dans la coquille ouverte - mate et réfléchissant la lumière du feu de la cheminée; elle hésite, elle ne tombe pas encore - comme si quelque chose la retenait sur ce sommet de l'univers.

Les doigts légers de la femme égrenèrent - comme les nœuds d'un chapelet - les nerfs dénudés et sensibles, effleurèrent la perle. Celle-ci disparut, laissant une trace humide et glissante sur la peau de la main.

Sentant cette main l'univers tressaillit. Les doigts se serrèrent et, lentement, attirèrent le charme érigé vers l'abîme brûlant...

Je bondis, m'embrouille dans la soie de ses dessous... Enfin, je le trouve, j'y cache mon visage... J'y frotte ma joue et j'aspire le parfum mystérieux et défendu, ravissant et charmeur... Je le bois à pleine gorge! Les mains rebelles me retiennent, m'interdisent de bouger, les doigts câlins caressent mes cheveux. Une pensée, une seule me

travaille et me ronge: est-il possible que cela puisse finir? L'exrased, l'émerveillement enflamment mes joues...

Tout à coup, maladroit, je touche à la peau nue, froide... Là, au-dessus du bas noir, ajouré... Cet instant suffit pour, comme à un mouvement de la baguette magique, plonger dans le réel et découvrir, douloureusement, l'évident: «Ce n'est pas pour toi! Tout cela est pour Lui...»

Une main de la femme se retrouva en bas... La création tressaillit. La main se serra et lentement, attira le charme érigé vers l'abîme brûlant...

Voilà qu'il est dedans ! Au même instant, l'entrée d'éden s'enferma et le serra très fort ne lui permettant pas de bouger. De tout son corps, il ressent se contracter cette voûte humide et nervurée qui l'emprisonne. Le nœud enflammé de nerfs et de chair est serré, relâché, serré encore jusqu'à frénésie. Mais qu'est-ce qui se passe ? quelqu'un s'était approché sans être vu et l'arracha de l'abîme brûlant... Et voilà qu'il se trouve devant la porte close, ivre d'impunité, écarlate d'efforts, en larmes, haletant. Frustré par cette perte du plaisir, il tressaillit, et se jeta, tout seul cette fois, à travers les lèvres muettes, vers le cratère de délectation et d'outrage.

Rien n'est plus capable de l'arrêter! Il bute contre un obstacle invisible, il s'en échappe, incrédule et heureux, mais pour s'y retrouver de nouveau. Excité par le sentiment que désormais tout était permis, euphorique et enivré, il recommençait encore et encore ce plaisir des «retrovailles»...

Cela a duré longtemps... jusqu'à ce moment où, se trouvant pour la unième fois dehors, épuisé, chancelant, j'ai regardé tout autour cherchant à prolonger la luxure et j'ai rencontré les yeux grand ouverts de la femme, son regard envoûtant. Ses cils semblaient des rayons de

lumière venants des pupilles, ils tremblaient battant la mesure des afflux et des reflux de mes propres sentiments.

Une convulsion parcourut mon corps. Bientôt, très bientôt un torrent de vie et d'amour va s'en libérer. Mélange miraculeux d'hormones d'euphorie, de tendresse et de plaisir qui va nous plonger dans l'état de bien-être suprême. Là, amour et volupté ne feront qu'un, en nous précipitant dans le gouffre du bonheur... Je suis au bord de cet abîme.

Au même instant un choc brutal se fit entendre... Ma chatte Alice, en poussant violemment la porte avec sa tête, rentra, s'installa sur mes genoux, contente, ronronnante. Le paradis, le «Jardin des délices» - tout ce charme de conte de fées se dissipa d'un seul coup, violemment, sauvagement... Le bruit assourdissant de destruction remplit mon logement, la félicité et le bien-être s'éclipsèrent, le tout s'écroula, reprit son état routinier. Ma chambre redevint le méchant logis d'ennui sans fin. Ces meubles imprégnés de poussière, privés de charme; ce parquet toujours sale - dans le pénombre on voit briller une flaque d'eau; de tristes fenêtres raillées de traces de pluie; mes manuscrits par terre - ces brouillons noircis, inachevés; enfin, ce miroir - dépoli et méchant que j'ai maintenant tant envie de briser...